

# L'INFORMATION POLITIQUE A TOULOUSE DANS LA PREMIÈRE MOITIÉ DU XV<sup>e</sup> SIÈCLE (1414-1444)

PAR

XAVIER NADRIGNY

*diplômé d'études approfondies*

---

## INTRODUCTION

L'opinion publique se plaît à comparer aux brillants médias de notre siècle les piètres performances du Moyen Age, où, réduits à des moyens limités et handicapés par une mentalité retardataire, les hommes seraient restés rivés à leur clocher toute leur vie durant. Depuis un demi-siècle, les historiens se sont attachés à nuancer ces idées reçues, en montrant des hommes qui partaient sans cesse sur les routes et disposaient de techniques parfois étonnantes pour transmettre leurs messages. Cependant, si les réseaux de l'information s'en trouvent éclairés, le contenu de cette dernière demeure largement méconnu.

La cause de ce retard réside sans doute dans la difficulté de définir le champ des informations étudiées : faut-il embrasser tous les messages envoyés par un « émetteur » à un « récepteur » ? Il paraît plus pertinent de retenir la catégorie particulière que constituent les nouvelles : fondées à la fois sur un événement et sur la médiation d'un tiers, elles révèlent mieux que toute autre information l'ouverture « médiatique » de la ville au monde extérieur.

Quelle est la vision du monde que façonne l'information reçue par Toulouse ? La question est d'autant plus cruciale que l'on croit volontiers cette ville éloignée du roi, isolée des grands réseaux de la communication et, par conséquent, victime d'une information lacunaire ou peu fiable. A défaut de pouvoir suivre les échanges d'informations au cœur même de la population toulousaine, c'est d'abord à travers le prisme déformant des dirigeants de la cité, qu'il faut en envisager l'étude, et en premier lieu des capitouls, dont les attributions, la défense et les finances urbaines notamment, confèrent à l'information la dimension politique qui fait sa pertinence. Le champ chronologique envisagé, les années 1414-1444, correspond à la dernière période d'un capitoulat relativement indépendant.

---

## PREMIÈRE PARTIE CERNER L'INFORMATION

---

### CHAPITRE PREMIER LES SOURCES DE L'INFORMATION

Les dépouillements ont porté principalement sur les sources toulousaines : c'est en effet aux archives municipales qu'ont été trouvés la plupart des documents concernant l'information reçue et envoyée par la ville. Les sondages effectués aux Archives nationales et à la Bibliothèque nationale de France, en revanche, ont bien livré quelques renseignements, mais trop peu nombreux pour justifier un dépouillement exhaustif.

Les registres de délibérations de la municipalité constituent la source la plus précise : pour chaque séance sont notés par le scribe, en sus des protocoles finaux et initiaux, le rapport, les noms et les avis des conseillers, et parfois la résolution adoptée par le conseil municipal. Au total, les projets d'envoi de nouvelles de même que l'enregistrement de nouvelles reçues ont laissé des traces abondantes. Cependant, la série a souffert auprès des archivistes anciens d'un discrédit qui explique les lacunes nombreuses entre les registres, voire à l'intérieur des registres eux-mêmes.

Alors que les registres de délibérations présentent l'information filtrée et remaniée par les capitouls, les lettres la livrent dans l'état même où elle circulait. Mais elles ont subi des coupes encore plus sévères. Ainsi, dans les cartons et les divers cartulaires qui renferment les documents, on ne rencontre aucune des lettres closes que recevait Toulouse de la part du pouvoir royal et des villes du Midi. Ce sont surtout les lettres patentes du roi, accordant droits et privilèges, qui ont été retenues par les archivistes successifs. Ce fonds donne donc également une image quelque peu faussée de l'information reçue par les capitouls.

Les comptes présentent de multiples intérêts, notamment pour l'étude des voyages ordonnés par la ville. Plusieurs types de documents peuvent être distingués (sans compter diverses sous-catégories) : les mandats de paiement, les registres de comptabilité et les feuillets de menues dépenses. Cependant, si ces sources enregistrent généralement tous les types de dépenses, elles ne sont pas non plus conservées de façon homogène durant toute la période étudiée.

Enfin, il convient de signaler les Annales de la ville, dont la beauté n'a d'égale que leur mauvaise conservation au cours des siècles. En effet, cette chronique municipale, qui pour chaque année est ornée des portraits des capitouls et d'une enluminure consacrée à un sujet différent, a été la cible des voleurs avant de brûler en partie dans les flammes allumées par les révolutionnaires. Il reste quelques lambeaux de texte et d'enluminures, qui permettent parfois d'appréhender l'impact d'un événement sur la ville.

### CHAPITRE II CALCUL DE L'INFORMATION

Les rapports contenus dans les registres de délibérations sont la source la plus complète et la plus fiable pour le calcul de l'information reçue. Cependant, celui-ci

doit s'effectuer avec la plus grande prudence : en effet, ne sont retenues, de toutes les informations reçues, que celles qui, engageant de façon notable les finances ou la politique de la ville, appellent une délibération du conseil municipal.

Les comptes sont plus éclairants, pour le calcul de l'information envoyée, puisque seules n'y figurent pas les nouvelles qui n'occasionnent aucune dépense. Or, celles-ci sont peu nombreuses, ne concernant que les voyages effectués à moins de quinze kilomètres de Toulouse.

### CHAPITRE III

#### CRISE ET INFORMATION : PRISME SOCIAL ET POLITIQUE

On ne saurait isoler l'information de son contexte. A l'image de toutes les villes du royaume, Toulouse subit, dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle, une crise grave : la maladie, la famine et la guerre se conjuguent pour l'affaiblir et entretenir un climat constant d'insécurité. Il est aggravé par la proximité de la Guyenne anglaise, que les capitouls effrayés imaginent à leurs portes, qualifiant Toulouse de *barriera et frontiera de tot lo pays*.

Il y a tout lieu de croire que sous bien des aspects, cette crise nuit aux échanges d'informations : Toulouse se replie sur elle-même, épiant l'étranger à ses portes et le rejetant parfois hors de la ville. L'économie se contracte, se réduisant à une portion de territoire à peine plus étendue que l'actuelle région Midi-Pyrénées. Enfin, les communications à l'intérieur de la ville s'en trouvent elles-mêmes perturbées : les ponts s'effondrent, de nombreux bâtiments tombent en ruine et, surtout, les tensions se font plus vives entre les diverses catégories sociales.

Pourtant, les commotions restent rares et, face aux difficultés, la population connaît autant de sujets de querelle que de motifs d'unité. Par ailleurs, en contraignant la ville à chercher des secours hors de ses murs, la crise favorise parfois la communication. Ainsi, les famines poussent les marchands hors du proche pays pour les achats de blé. De même, se nouent entre les communautés du Languedoc des liens étroits qui se concrétisent politiquement lors des assemblées d'états réunies par le roi ou, plus souvent, par son lieutenant général dans le pays. La crise ne représente donc pas nécessairement qu'un facteur de fermeture.

### DEUXIÈME PARTIE

#### LES RÉSEAUX DE L'INFORMATION

### CHAPITRE PREMIER

#### LES VECTEURS

La route menant au Bas-Languedoc traverse le seuil de Naurouze et longe ensuite la côte méditerranéenne, tandis que le chemin de Paris passe surtout par l'Auvergne, avant de bifurquer soit vers le nord-est, à travers le Lyonnais et la Bourgogne, soit vers le nord, par Clermont et Montferrand puis par le Berry ou l'Orléanais (le Limousin comme le sillon rhodanien, en revanche, semblent des voies rarement empruntées pour ce voyage).

Le passage par le Massif central est particulièrement périlleux : outre les gens d'armes et les brigands, les voyageurs doivent affronter les inondations et les abondantes chutes de neige qui bouleversent leur itinéraire. Par ailleurs, lors de la traversée du nord de la France, les envoyés toulousains doivent au quotidien faire face à l'obstacle d'une langue qui leur est encore en grande partie étrangère. Une fois arrivés à destination, ils peuvent cependant communiquer en latin, voire, le cas échéant, faire traduire leurs instructions dans la langue du destinataire. Quelques-uns semblent bien maîtriser la langue d'oïl ; ainsi Jean de Solas, syndic de Toulouse, qui accomplit plusieurs voyages à Paris et écrit en 1444 un compte rendu de voyage en langue française.

Au total, il convient de nuancer le tableau d'un voyage aventureux où les hommes seraient sans cesse assaillis par des dangers de toute espèce. Tout d'abord, la route n'est pas également périlleuse en tous lieux : la traversée des zones montagneuses et forestières est plus risquée que celle des plaines. De plus, elle n'est pas dangereuse en tous temps : l'analyse des sources révèle une montée des périls à partir de 1410, lorsque commence la guerre civile dans le royaume. Enfin, si les documents accordent quelque importance aux guides, ils passent sous silence de nombreux événements ordinaires qui peuvent agrémenter le voyage : les affaires personnelles traitées en chemin, les repas, les rencontres diverses, et même les paysages admirés sur les routes. Pour achever de nuancer la « légende noire » des voyages, on retiendra que, depuis l'Île-de-France, le voyage jusqu'à Toulouse dure environ vingt jours, ce qui indique une vitesse normale pour l'époque.

## CHAPITRE II

### LES RELAIS DE L'INFORMATION

On distingue deux types de porteurs d'informations : les messagers, qui se contentent de faire parvenir un message à destination, et les négociateurs ou chargés de mission, qui, outre le transport du message, doivent traiter en personne avec les autorités destinataires. La ville de Toulouse et ses interlocuteurs, par ailleurs, n'emploient pas les mêmes relais.

Les différences sont explicites entre les négociateurs et les messagers. Les premiers sont de grands notables toulousains, tous membres du conseil de ville : autrement dit, surtout des nobles, des juristes et, dans une moindre mesure, des marchands. En revanche, les seconds sont tout au plus des bourgeois de fortune moyenne, parmi lesquels seuls quelques-uns peuvent se vanter d'appartenir au corps des officiers municipaux : les messagers « officiels ». De plus, la nomination des premiers donne lieu à une procédure complexe, qui n'est pas requise pour les seconds. Enfin, les négociateurs sont beaucoup mieux rétribués : pour chaque mission, ils touchent entre huit et dix fois plus que les messagers.

Il est plus difficile d'étudier les porteurs des informations reçues par Toulouse. Mais on observe la même distinction entre des messagers de faible envergure et des négociateurs appartenant au monde de la notabilité. Ces derniers peuvent ainsi discuter d'égaux à égaux avec les dirigeants toulousains. La communication est encore plus aisée avec les représentants du roi, puisque ces derniers sont pour la plupart implantés dans la ville.

### CHAPITRE III

#### LES INTERLOCUTEURS

Si la crise n'a pas notablement freiné la vitesse de l'information, elle a en revanche réduit le champ des communications. En effet, alors qu'au début du siècle les échanges demeurent nombreux avec le nord de la France, et avec Paris en particulier, ils tendent ensuite à se limiter à la région proche, et surtout au Languedoc. Dans la plupart des cas, c'est aux portes même de la sénéchaussée de Toulouse qu'ont lieu les rencontres, puisque les lieutenants et capitaines généraux du Languedoc y séjournent souvent, comme le comte de Foix Jean I<sup>er</sup>, lieutenant dans les années 1419-1420 et 1425-1436.

Toulouse témoigne d'une certaine passivité dans les échanges : elle envoie certes de nombreuses nouvelles au roi pour appuyer ses requêtes, mais ne semble aucunement redistribuer les nouvelles dans le pays limitrophe, laissant sans doute cette tâche aux officiers royaux et aux états de Languedoc.

---

### TROISIÈME PARTIE

#### LA MATIÈRE DE L'INFORMATION

---

### CHAPITRE PREMIER

#### ACTIONS

L'état des sources ne permet guère une étude exhaustive : d'une part, on ne peut étudier la matière de l'information envoyée par la ville et, d'autre part, il est difficile de tenter une reconstitution *objective* de l'information réellement reçue. Il faut, au mieux, se contenter de conjectures et, surtout, d'une approche *subjective*, fondée sur la perception de l'information par les capitouls.

Quelle que soit l'approche choisie, deux actions dominent dans l'information reçue : la guerre et la diplomatie. La seconde est d'autant plus souhaitée que la première est honnie par Toulouse et ses interlocuteurs, qui voient dans la guerre se profiler des hordes de gens d'armes capables des pires crimes. L'étude du vocabulaire met au jour diverses nuances dans l'utilisation des concepts : de même que sont distinguées guerre juste et guerre injuste, on différencie de plus en plus nettement guerre civile et guerre anglaise, la première opposant des princes, la seconde des peuples. Ainsi, sur de nombreux points, l'information porte la trace de l'idéologie politique du temps, qui, elle-même, reflète largement l'opinion publique.

### CHAPITRE II

#### LIEUX

On ne saurait circonscrire *objectivement* l'aire géographique couverte par l'information reçue ; l'étude du vocabulaire révèle en revanche les espaces politiques tels que les perçoit la ville : les capitouls définissent nettement l'aire politique à laquelle ils appartiennent, la *patria lingue occitanie* ou Languedoc. A ses portes, Toulouse délimite encore la menaçante Aquitaine, mais les terres au-delà sont reje-

tées dans le flou, seules ayant une figure précise les personnes éminentes qui les habitent : les princes de la maison royale, et au premier chef le roi de France.

En fin de compte, Toulouse conçoit d'autant mieux un espace qu'elle accorde plus d'importance aux événements qui y surviennent. Si les capitouls s'intéressent toujours aux fortunes du roi de France, ils tournent de plus en plus leurs regards vers le pays proche, où la menace des gens de guerre de toutes nationalités se fait pressante : contre ceux-ci, en effet, la municipalité peut agir, alors qu'elle est impuissante à régler les problèmes du nord du royaume.

### CHAPITRE III

#### ÉVÉNEMENTS MARQUANTS

Parmi tous les événements qui arrivent à la connaissance des capitouls, quatre sont particulièrement marquants : il s'agit des batailles d'Azincourt (25 octobre 1415) et de Baugé (22 mars 1421), de l'entrée des gens d'armes dans Albi (fin 1436) et de la journée de Tartas (24 juin 1442).

Les deux premiers sont consignés dans les registres de délibérations. Les termes employés révèlent dans chaque cas une attitude différente par rapport à la nouvelle. Lors d'Azincourt, la défaite de l'armée française est ressentie comme un échec inacceptable, alors que, après le combat de Baugé, la victoire du Dauphin est pleinement assumée. Dans les deux cas, l'impact de la nouvelle est lié à la dimension religieuse de la bataille, que les hommes du temps considèrent comme une ordalie dans laquelle Dieu choisit son camp.

Les deux autres événements sont caractéristiques du repli régional dans lequel Toulouse s'enferme progressivement. L'entrée des gens d'armes dans Albi, pérennisée par une enluminure des Annales, est pour les capitouls un événement tragique : il signifie qu'une cité, bien que riche, puissante et protégée par son enceinte, peut tomber aux mains de gens d'armes déterminés et soutenus par des princes. En effet, derrière la peur des hommes de guerre se devinent aussi de vifs reproches adressés aux autorités compromises dans l'affaire : l'évêque Robert Dauphin, le duc de Bourbon et le roi de France. En revanche, la journée de Tartas, rendez-vous assigné par les Anglais au roi pour décider par les armes de l'application d'un traité, répond en grande partie aux angoisses du peuple toulousain. Non seulement la venue de Charles VII dans le Midi laisse espérer que les Anglais et les routiers seront bientôt chassés, mais, surtout, elle révèle l'amour du roi pour une ville qui jusque-là se sentait abandonnée de lui.

---

### QUATRIÈME PARTIE

#### LA DIFFUSION DE L'INFORMATION DANS LA VILLE

---

### CHAPITRE PREMIER

#### L'INFORMATION OFFICIELLE : LES RITUELS DE L'INFORMATION

La municipalité et les officiers royaux présents dans la ville disposent de divers moyens pour informer la population. Ils peuvent ordonner des processions en

rapport avec une nouvelle ou, exceptionnellement, faire appel à des clercs qui annoncent l'événement en chaire. Mais, la plupart du temps, ils ont recours à la proclamation publique.

Quel que soit le mode choisi, l'annonce de la nouvelle est toujours entourée d'un rituel et d'une solennité destinée à impressionner la foule. Ainsi, la publication s'effectue dans les lieux publics où les habitants affluent en nombre ; le crieur s'y arrête, non pour afficher l'information, car elle ne serait pas comprise, mais pour la proclamer, précédé du son puissant et martial de la trompette. Le crieur et les deux trompettes sont souvent issus du monde des marchands, qui trouvent ici une place qu'ils n'occupent pas toujours dans le gouvernement de la ville : c'est la preuve de l'importance de la proclamation aux yeux des capitouls.

Mais, si les autorités recourent à des dispositifs exemplaires pour informer la population, elles n'ont que rarement l'occasion de la faire, craignant peut-être les éventuelles répercussions dans l'opinion. La seule époque où les habitants semblent régulièrement informés est la période troublée des années 1417-1419, pendant laquelle les Armagnacs et les Bourguignons font publier dans la ville nombre de manifestes en vue de rallier à eux la population. Mais, si cette période semble se singulariser par la quantité de l'information, on ne saurait en dire autant de la qualité : les multiples contradictions entre les versions armagnagues et bourguignonnes ne peuvent que semer le trouble dans les esprits.

## CHAPITRE II

### L'INFORMATION OFFICIEUSE : RUMEUR ET PROPAGANDE

Par définition, la rumeur échappe en grande partie aux archives, qui n'en livrent que la trace enregistrée, filtrée et censurée. Mais, si une mesure statistique en est impossible, il serait trompeur de la négliger, parce qu'elle constitue en réalité, pour le peuple toulousain, le principal moyen d'information.

Les termes employés circonscrivent rarement la rumeur dans un groupe déterminé : la plupart du temps, elle semble courir à travers la ville sans tenir compte des barrières sociales. Tout n'est cependant pas noté : les bruits sans rapport avec la politique sont passés sous silence, et ceux qui se distinguent par leur caractère monstrueux ou horrible sont censurés. Les autres rumeurs sont retenues par les capitouls, car, quelle que soit leur vraisemblance (les autorités ont peu de moyens de la mesurer), elles livrent des informations intéressantes et servent de baromètre de l'opinion. Le tri effectué par les sources est donc moins important qu'on ne pourrait le croire.

Les thèmes véhiculés par la rumeur révèlent souvent une profonde communion entre le peuple et l'élite dirigeante, fondée non seulement sur un ciment religieux, mais aussi sur les mêmes espoirs et les mêmes peurs, notamment celles que suscitent les gens d'armes. Mais la rumeur souligne aussi des divergences : implicitement, elle est aussi un contre-pouvoir, destiné à combler les silences des autorités ; parfois, même, elle révèle un réel mécontentement qui peut conduire à la révolte.

La propagande est ici abordée en tant qu'information officieuse diffusée dans la ville. Elle n'apparaît à proprement parler que pendant les premiers mois de l'année 1419, où les agents bourguignons tentent de dresser les habitants contre les capitouls pour dissuader ces derniers de traiter avec le comte de Foix. Les moyens et les discours sont adaptés au public visé : ainsi, pour s'adresser aux élites, les

Bourguignons usent de l'affichage, en démontrant par de savants arguments juridiques la culpabilité du pouvoir ; en revanche, quand la propagande veut toucher le peuple, elle a recours à la parole et à des arguments plus rudimentaires, par exemple pour condamner les capitouls, accusés de vendre la ville au comte de Foix.

Cette propagande montre son efficacité en janvier et en mars 1419, lorsque de graves émeutes éclatent dans la ville. Les manœuvres d'avril, au contraire, tournent court, inaugurant une longue période de calme social et politique que viennent à peine troubler quelques mouvements de contestation sporadiques. Sous l'égide du conciliant dauphin Charles, puis du roi Charles VII, la ville semble plus unie que divisée face aux difficultés qu'elle doit toujours affronter.

---

## CONCLUSION

Accablés par des soucis et des menaces de toutes sortes, les Toulousains de la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle ont plus que jamais besoin d'informations : c'est pourquoi il y a tout lieu de croire que, pour soulager leurs peurs, une somme innombrable d'informations s'échange dans la ville de bouche à oreille. Mais pour obtenir l'effet cathartique souhaité, la rumeur se doit d'être crédible, donc de puiser à des sources faisant autorité, et particulièrement à l'information officielle. Or, cette information tant attendue ne vient pas, sans que l'on puisse en connaître les raisons précises : peut-être le pouvoir craint-il de banaliser l'information et de ruiner ainsi l'effet escompté sur la population.

Quel est cet effet espéré ? On pourrait croire que pour amener les sujets à l'obéissance, le pouvoir, à dessein ou non, a déformé la réalité dans l'information. Pourtant, force est de constater que le monde imaginé par les Toulousains n'a guère été bouleversé par l'information, qui emprunte dans l'opinion la plupart de ses thèmes et de ses valeurs. Au mieux, le pouvoir s'est contenté de canaliser dans une direction conforme à ses vues la violence parfois subversive des rumeurs. L'information officielle impose ainsi deux ennemis, les routiers et les Anglais, de même qu'elle évacue tous les messies et sauveurs potentiels pour ne proposer à la dévotion collective que la couronne royale.

Il est difficile d'estimer l'originalité de la ville dans ce processus. On retiendra cependant la réceptivité et la curiosité étonnante dont elle témoigne à l'égard du roi et de son fils. Mais il resterait encore à cerner l'information des autres villes méridionales, dont les caractéristiques contribueraient à éclairer l'information de Toulouse.

---

## PIÈCES JUSTIFICATIVES

Lettres des rois Charles VI et Charles VII. – Lettre du comte de Foix Jean I<sup>er</sup> (1415). – Extraits des procès-verbaux des délibérations municipales. – Brouillon d'un procès-verbal de délibération (1429). – Mandats de paiement et extraits des registres de comptabilité relatifs aux voyages. – Comptes rendus de voyage dressés pour le remboursement des frais extraordinaires.



## ANNEXES

Cartes : situation politique du midi de la France ; terres de langue d'oc et de langue d'oïl ; Toulouse à la fin du Moyen Age ; routes empruntées par les Toulousains ; interlocuteurs de Toulouse ; lieux mentionnés dans l'information. – Tableaux : mesures de l'information reçue et envoyée ; la hiérarchie des officiers royaux en Languedoc ; le réseau du pouvoir central ; les publications royales. – Graphiques diachroniques et synchroniques : interlocuteurs de Toulouse ; objets mentionnés dans l'information. – Illustrations : pages du registre de délibérations BB 2 ; deux enluminures des Annales (entrée des gens d'armes dans Albi, joyeuse entrée de Charles VII) ; verrière de la cathédrale de Toulouse représentant le roi et le dauphin.

---

